

Homélies de José Lhoir

cahier 1

Année A - 1^{er} dimanche de l'Avent - Matthieu 24, 37-44

C'est un must au début de l'Avent : on lit, le premier dimanche, ces textes dits eschatologiques, plus couramment, moins savamment, plus populairement : sur la fin du monde.

Ceux qui ont écrit ces textes étaient persuadés que le Seigneur allait revenir et qu'il allait revenir bientôt. Ils attendaient avec un mélange de peur, de joie, avec anxiété aussi, mais dominait l'attente ardente.

Ils l'attendaient trop, ils se sont trompés.

Le soufflé est retombé, l'attente fébrile s'est calmée, le navire a trouvé sa vitesse de croisière. On a compris qu'on avait mieux à faire que d'être des insomniaques de l'attente, et que les mots espérer, attendre, avaient peut-être une autre signification.

Quelle signification ? La question est pour nous.

L'Avent n'est-il pas le temps de l'attente et de l'espérance ?

Cette attente ardente des premiers chrétiens,

ce « *Viens Seigneur Jésus* » par quoi l'Ecriture se termine (puisque ce sont les derniers mots du dernier livre : l'apocalypse de Jean),

comment pouvons-nous les dire,

comment pouvons-nous les habiter ?

Ou bien s'il n'en reste plus rien ?

Si,

mais il faut tout conjuguer au présent, de ces futurs, faire des présents.

L'avenir, laissons-le à Dieu.

On ne le nie pas mais il nous échappe, il n'y a rien à en dire.

C'est le présent qui compte, c'est là qu'est le Seigneur.
C'est l'aujourd'hui de Dieu qui compte.
L'attente, c'est l'exploration du présent :
c'est la découverte d'un plus qu'il y a dans le présent,
c'est l'aujourd'hui de Dieu vécu en plénitude, le présent porté à
incandescence.

De notre Dieu nous disons joliment qu'il est, qu'il était, qu'il vient.
Il faut le laisser venir, l'aider à venir, ne pas lui faire obstacle,
lui préparer la place,
se désencombrer.

Et pour cela, le prier de venir.
Dire souvent : « Viens Seigneur Jésus ».
Viens en nous, viens dans le monde,
viens toujours davantage,
que ton règne vienne !
Viens, Seigneur Jésus !

Vous connaissez la formule célèbre, agir comme si tout dépendait de nous,
prier comme si tout dépendait de Dieu.
Le faire advenir, le prier de venir,
deux attitudes sœurs, deux mouvements : le ciel et la terre ensemble.

Isaïe l'a dit de manière merveilleuse, dans un de ces textes fulgurants dont l'Ecriture a le secret et ses mots sont devenus le « *Rorate* » qu'on chante en Avent :

« *Cieux, envoyez votre rosée, nuées, faites pleuvoir le juste, et toi terre, ouvre-toi, fais germer le sauveur* ».

Le sauveur n'est pas seulement le don qu'on attend d'en haut,
la pluie qui féconde la terre,
il est aussi le fruit de notre terre, « *terre, ouvre-toi, fais germer le sauveur* ».

L'humanité doit accoucher de Dieu.

Le sauveur serait l'œuvre de Dieu et l'œuvre des hommes.
Rien de grand ne se fait ici-bas sans l'ardente patience de l'homme et la douce pitié de Dieu ;

c'est notre œuvre et c'est aussi la sienne.

Quand on parle attente, on pense aux Juifs, on caricature : ils attendraient le Messie, les nigauds, comme on attend un tram qui est déjà passé ; alors que nous, les chrétiens, savons qu'il est déjà venu. Mais ils sont les premiers à rire d'eux-mêmes : Tenez : voici une de ces histoires qu'ils racontent : « Dans un petit village juif de Pologne, un pauvre diable se présente à la communauté. Il est à la recherche de travail pour vivre. « Voilà : ton travail consistera à te tenir à l'entrée du village. Tu attendras le Messie. Quand tu le verras arriver, tu viendras nous avertir. Pour ce travail, tu gagneras un kopek par jour. » « Un kopek ! Mais c'est beaucoup trop peu ! » « C'est vrai, ce n'est pas énorme, mais tu auras la sécurité de l'emploi ».

Mais nous aussi, nous attendons !

Tenez, encore une jolie comparaison juive : « Les enfants aiment qu'on leur raconte une histoire pour qu'ils s'endorment, leur histoire favorite. Ils la connaissent bien, aussi bien que vous, et gare à vous si vous vous trompez. Et pourtant ils aiment qu'on la leur raconte. Et l'adulte raconte et l'enfant écoute, ravi, et il s'endort avant la fin. On dirait que la fin de l'histoire est faite pour être rêvée, pour ne pas venir. Le Messie est peut-être fait pour ne jamais venir, comme l'amour est fait pour ne jamais être atteint.

Je ne plaide pas pour le rêve démobilisateur, je plaide pour que nous soyons d'éternels et humbles chercheurs de Dieu,

des gens dont la foi jamais ne se cadenasse, jamais ne se durcisse en certitudes agressives.

Ne tuons pas l'attente en nous.

Viens Seigneur Jésus !

Année A - 2ème dimanche de l'Avent - Matthieu 3, 1-2

C'est un must le deuxième dimanche de l'Avent : Jean-Baptiste, le précurseur, le témoin, l'ami du Seigneur. Et son message de conversion.

Jean est une des trois grandes figures de l'Avent avec Isaïe et Marie : Isaïe qui annonce le Sauveur, Marie qui l'attend, Jean qui le désigne.

On sait pas mal de choses sur lui, bien plus que sur les membres de la bande à Jésus, les apôtres.

Sa vie, vous la connaissez. Seul élément nouveau dans sa biographie, chose qui n'est pas dans la Bible, c'est qu'on s'accorde actuellement pour dire que Jean devait être ou avoir été essénien : membre de cette communauté quasi monastique qui boudait le culte officiel et s'était retirée dans une sorte de monastère à Qumran sur les bords de la Mer Morte.

Pas drôle, le Jean.

Austère comme le désert dont il sort.

A voir de quoi il se nourrit et la façon dont il s'habille on n'a pas spécialement envie de partir en vacances avec lui.

Mais quel grand bonhomme, quel poids lourd !

Droit comme un i.

Courageux : il mourra pour ses convictions (rappelez-vous sa décapitation au cours d'un festin). C'est peut-être en pensant à des gens comme lui que Pascal a écrit cette phrase dangereuse : « *Je crois volontiers les témoins qui se laissent égorger* ».

Humble aussi : « *Après moi vient quelqu'un qui est plus grand que moi, et je ne suis pas digne de dénouer la courroie de ses sandales* ».

Pascal explique que la grandeur consiste dans la présence et la conciliation des contraires.

Un prophète, dira de lui Jésus :

de la lignée des géants du premier testament : Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, étant entendu qu'un prophète n'est pas une Madame Soleil ou un Nostradamus qui prédit le passé, le présent et l'avenir, mais quelqu'un qui s'efforce de voir les choses comme Dieu les voit,

et rappelle à temps et à contretemps ce qui lui paraît l'essentiel.

On n'aime pas tellement les prophètes, un bon prophète est un prophète mort :

ils bousculent, ils secouent, ils innovent, ils dérangent.

Gêneurs, les prophètes (vous pouvez penser à un mot que je n'ose dire tout haut).

Tous les prophètes sont des gêneurs mais tous les gêneurs ne sont pas des prophètes !

Car il y a aussi des faux prophètes.

Problème : comment reconnaître les vrais des faux ?

Le difficile et le merveilleux est que, pour reconnaître un prophète, il faut l'être un peu soi-même. Décidément, rien n'est simple.

Jean serait inhumain à la limite, s'il n'avait pas, lui aussi connu le doute qui nous le rend fraternel. A la fin de sa vie, emprisonné, il se demande s'il ne s'est pas trompé, il fait demander à Jésus : es-tu celui qui doit venir?

Mais c'est une autre histoire, et revenons au Jean d'aujourd'hui :

Jean prêche la conversion et invite ceux qui l'écoutent à recevoir le baptême,

c. à d. à manifester leur volonté de conversion en se plongeant dans l'eau.

L'eau symbole de mort et de vie puisqu'à la fois elle tue et fait vivre. Elle tue en nous, symboliquement, le vieil homme qui doit mourir, elle le noie

pour que naisse l'homme nouveau.

Pas très accueillant, Jean, dans notre évangile. Il ne porte pas les Sadducéens et les Pharisiens dans son cœur : il renvoie dans les cordes.

Il les met en garde contre les fausses assurances, contre l'hypocrisie, le mensonge. C'est le cœur qui compte et rien d'autre. Comment peut-on se croire en ordre parce qu'on pratique certains rites, ou qu'on sait et professe certaines choses ?

Il y a une pérennité de Jean, c'est-à-dire de son message de conversion.

On passe par Jean et son message pour aller à Jésus.

Il était présent dans l'ancien confiteor : « *Je confesse à Dieu tout-puissant, à la Bienheureuse Vierge Marie, aux saints apôtres Pierre et Paul, à saint Jean-Baptiste, à tous les saints... »* Et à vous mon père : (le père en question, flatté d'être en si bonne compagnie, c'était le confesseur).

Et sur les iconostases des églises orientales (cette paroi peinte qui sépare le sanctuaire réservé aux prêtres de la nef des fidèles) il y a toujours : au centre le Christ, à sa droite Marie, à sa gauche, Jean-Baptiste.

Jean prêche la conversion et ça va chercher profond. Le mot se traduit : changement de mentalité, changement de regard.
Redoutable, la conversion ! C'est plus que changer quelques détails !

Décourageante ? Non : on peut faire un petit pas, dans la bonne direction !

A force de petits pas...

Donc : quel est ce regard que nous devons changer ?

Question subsidiaire : quels sont les Jean-Baptiste qui nous secouent aujourd'hui ?

S'il fallait donner un titre à notre évangile, ce serait « Jean et Jésus », tout simplement.

Tout commence par une question de Jean, un doute de Jean.

Pendant que Jésus annonce la bonne nouvelle, Jean moisit dans sa prison.

Il ne sait pas grand-chose de ce qui peut bien se passer dehors et ce qu'il en apprend l'étonne.

Jésus correspond si peu à l'image qu'il se faisait de lui qu'il en est pris de doute :

Est-il vraiment le Messie ?

« Messie » est un terme un peu fourre-tout où chacun pouvait mettre les choses les plus diverses.

La libération de l'occupant romain, par exemple.

Jean, lui, est le prophète de la conversion.

Il est persuadé que les derniers temps sont là et qu'il n'y a plus une minute à perdre.

Rappelez-vous Matthieu, 3, 7-12, qu'on a lu dimanche passé :

« Engeance de vipères, qui vous a suggéré de vous soustraire à la colère qui vient ?

Produisez donc un fruit digne de repentir et ne vous dites pas en vous-mêmes : « Nous avons pour père Abraham », car, je vous le dis, des pierres que voici, Dieu peut faire surgir des enfants à Abraham.

Déjà la cognée se trouve à la racine des arbres : tout arbre qui ne donne pas de bon fruit va être coupé et brûlé au feu.

Celui qui vient est plus puissant que moi.

Il tient en sa main la pelle à vanner et va nettoyer son aire.

Il recueillera son blé dans le grenier.

Quant aux balles, il les consumera au feu qui ne s'éteint pas.»

Jésus répond à Jean en énumérant les signes suivants :

« Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent,

les morts ressuscitent, la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres.»

Ce sont des signes de libération, de guérison, d'humanité profonde.

Pas de vilains jours en perspective.
Jésus ne vient pas faire peur.
Des signes, il y en a six, comptez.
Il ne faut sans doute pas les prendre au premier degré, ce sont des images.
Ils viennent tous de chez Isaïe, sans doute le plus grand des prophètes,
celui qui est le plus rempli de l'attente d'un sauveur,
le plus grand inventeur de l'espérance.

Jésus aura peut-être été une pierre d'achoppement pour Jean.
Nous ne savons pas dans quels sentiments Jean est mort.
Nous savons par ailleurs qu'il est mort de manière héroïque,
que comptaient pour lui, plus que sa propre vie, la vérité et la justice.

Jésus a beau ne pas parler comme Jean ni se comporter comme lui, il l'aime bien, son prophète.
Il en fait même un éloge appuyé, il dit qu'il est le plus grand des prophètes.
Les prophètes... ces fous de Dieu, cette invention si profondément biblique dont je ne trouve l'équivalent dans aucune des autres religions contemporaines.

Deux choses, pour conclure :

Le doute de Jean, d'abord.
Jean, si grand et en même temps si vulnérable, si semblable à nous dans son doute...

Et puis les signes que Jésus donne à Jean, les signes du Royaume.
Ce sont tous des signes de bonté simple, d'humanité profonde.
Je ne sais rien d'autre qui ait jamais converti quelqu'un à l'évangile.

Quand on voit se pointer Marie, dans le temps de l'Avent, c'est que « ça brûle » comme on dit dans ce jeu qui consiste à trouver un objet caché. Eh bien, oui, ça brûle, on est à deux doigts de Noël.

On vous rappelle d'abord que, des quatre évangélistes, seuls Luc et Matthieu parlent de la naissance de Jésus. Marc et Jean n'en disent rien. Et entre Luc et Matthieu, il y a encore une grande différence : Luc prend le point de vue de Marie, Matthieu celui de Joseph.

On peut diviser notre évangile, cette « annonce faite à Joseph », en quatre actes.

Premier acte :

« Voici quelle fut l'origine de Jésus : Marie, la mère de Jésus, avait été accordée en mariage à Joseph. Or, avant qu'ils aient habité ensemble, elle fut enceinte par l'opération du Saint Esprit. »

Le procédé nous est bien connu dans l'Ancien Testament : un personnage extraordinaire ne peut pas naître de manière ordinaire. Le schéma classique d'une naissance extraordinaire était celui de la femme stérile ou trop vieille pour engendrer et qui donne le jour quand plus rien ne le laisse espérer. Ainsi naquirent Isaac, Samson, Samuel, Jean-Baptiste.

Afin que l'on sache que rien n'est impossible à Dieu, qui peut débloquer une situation sans issue et, de la mort, faire surgir la vie.

Jésus naît donc de manière extraordinaire : il naît d'une vierge.

Je ne dis pas que la virginité de Marie n'est qu'image, une invention des évangiles, je dis que l'accent est sur Jésus plus que sur Marie. La signification de cette virginité est plus importante que le fait.

Jésus ne pouvait pas naître de manière normale puisqu'il échappe à la normalité.

La virginité de Marie est là pour autre chose, elle est là pour Jésus, elle pointe vers Jésus.

Elle attire l'attention, sur Jésus.

En bref : Marie est plus une vierge théologique qu'une vierge biologique.

(Comme un peu plus loin l'étoile des mages sera davantage une étoile théologique qu'une étoile météorologique : la signification y sera plus importante que le fait.)

Ce qui veut dire que toutes les pieuses considérations sur la virginité qu'on a tirées de la virginité de Marie reposent sur le sable. Il faudra aller chercher ailleurs.

Ceci encore : Matthieu est décidément un grand artiste et il connaît ses écritures.

Etre enceinte du Saint Esprit doit être un clin d'œil au récit de la première création, lorsque, «*Au commencement* » *l'Esprit de Dieu planait sur les eaux* » pour les rendre fécondes.

Marie aussi est couverte par l'ombre de l'Esprit, comme l'étaient les eaux primordiales lors de la première création : c'est donc un commencement nouveau, une création nouvelle.

Acte deux :

« Joseph, son époux, qui était un homme juste, ne voulait pas la dénoncer publiquement, il résolut de la répudier en secret.»

Joseph et Marie sont accordés en mariage. Nous dirions qu'ils sont fiancés puisqu'ils ne vivent pas ensemble ; mais ce sont des fiançailles beaucoup plus solides que ce nous appelons du même nom, on n'a pas le droit de les rompre, on trompe l'autre si on les rompt.

Or, Marie semble les avoir rompus. Et Joseph qui est un homme juste, c. à d. un bienveillant, un homme selon le cœur de Dieu, ne comprend pas ce qui se passe. Il ne condamne pas, il se tait, il essaye de comprendre. Ils vont se quitter sans faire de bruit. Immense délicatesse d'un homme foncièrement bon.

A la fin de son évangile, Matthieu parlera d'un autre juste qui s'appellera Joseph lui aussi ; il fera avec soin et respect ce qu'il a à faire, Joseph d'Arimathie. «*Le soir venu, il vint un homme riche d'Arimathie, du nom de Joseph, qui s'était fait, lui aussi, disciple de Jésus. Il alla trouver Pilate et réclama le corps de*

Jésus. Alors Pilate ordonna qu'on le lui remît. Joseph prit donc le corps, le roula dans un linceul propre et le mit dans le tombeau neuf qu'il s'était fait tailler dans le roc; puis il roula une grande pierre à l'entrée du tombeau et s'en alla.» Au début, un Joseph prend en charge un enfant sans défense. A la fin, un autre Joseph rend hommage à un mort.

Acte 3 :

«Il avait formé ce projet lorsque l'ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit :

Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie ton épouse car ce qui a été engendré en elle vient de l'Esprit Saint. Elle enfantera un fils auquel tu donneras le nom de Jésus car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés.»

Chez Luc, Marie reçoit la vraie visite d'un vrai ange, in hoogst eigen persoon. Joseph ne reçoit d'ange qu'en songe. On est quand même content pour lui, même si on estime que l'ange aurait pu venir plus tôt !

Joseph est un grand rêveur, et dans ses rêves il y a souvent des anges.

Lors de la fuite en Egypte : « *Après le départ des rois, voici que l'Ange du Seigneur apparaît en songe à Joseph et lui dit : «Lève-toi, prends avec toi l'enfant et sa mère, et fuis en Égypte; et restes-y jusqu'à ce que je te dise. Car Hérode va rechercher l'enfant pour le faire périr.»*

Et plus tard :

«Quand Hérode eut cessé de vivre, voici que l'Ange du Seigneur apparaît en songe à Joseph, en Égypte, et lui dit : «Lève-toi, prends avec toi l'enfant et sa mère, et mets-toi en route pour la terre d'Israël; car ils sont morts, ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant.» Il se leva, prit avec lui l'enfant et sa mère, et rentra dans la terre d'Israël.»

Vous rappelez-vous cet autre rêveur : Joseph vendu par ses frères ? C'est à la suite d'un rêve qu'il avait eu et où il avait le plus beau rôle, que ses frères avaient décidé de se débarrasser de lui et l'avaient jeté dans une fosse.

Tous les Joseph sont-ils des rêveurs ou tous les rêveurs s'appellent-ils Joseph ?

Quoi qu'il en soit, le premier souci de l'ange est que l'enfant naisse dans la maison de David (dont Joseph faisait partie).

L'enfant ne peut naître en secret : il est fils de roi !

« *Et tout cela arriva pour que s'accomplît ce que le Seigneur avait dit par le prophète :*

voici que la Vierge concevra et enfantera un fils et on lui donnera le nom d'Emmanuel, c. à d. Dieu avec nous. »

Et c'est l'**Acte 4** :

« *Quand Joseph se réveilla, il fit ce que l'ange lui avait prescrit, il prit chez lui Marie son épouse et il lui donna le nom de Jésus. »*

Nuit de Noël - Luc 2, 1-14

Luc a terminé son évangile. Il referme le livre.

Il a, comme Marc qui est à côté de lui sur la table, commencé son récit avec les choses sérieuses : la vie publique de Jésus.

Pourtant il lui semble que quelque chose lui manque. Car enfin, Jésus n'est pas tombé du ciel. D'où vient-il et que s'est-il passé avant sa vie publique ?

Et voilà qu'il décide de raconter l'origine de Jésus, sa naissance, son enfance, et cela donne l'annonciation à Zacharie, la naissance du cousin Jean, l'annonce faite à Marie, la visitation, la nativité. C'est exactement ce que plus tard, en musique (Luc ne connaît bien sûr ni le mot ni la chose) on appellera une ouverture, c. à d. une entrée où sont esquissés les thèmes de l'œuvre qui va suivre.

Ce Luc est un grand artiste, et quand il a terminé ce qui allait s'appeler l'évangile de l'enfance, j'imagine sa femme passer par là et lui demander :

- Tu es content ?
- Oui. Tu veux que je te lise ?

Je parlais d'ouverture et de thèmes ébauchés. Prenez l'évangile de la Nativité qu'on vient d'entendre et dites-moi si toute la suite de l'évangile ne s'y trouve pas :

- un enfant démunie et faible, vulnérable, offert, exposé. (Étonnez-vous si, plus tard, il préférera mourir si mourir est pour lui la seule façon d'aimer qui ne l'aime pas.) Non-violence et refus de la puissance.
- les pauvres que Dieu préfère : les bergers
- la paix chantée par les anges
- les hommes que Dieu aime
- l'ombre de la croix bientôt, très vite, quand Hérode menacera la vie de l'enfant.

Comme on comprend le prodigieux succès que Noël allait connaître ! Noël ne dit pas autre chose que Pâques : que l'amour est plus fort que la mort, mais il le dit en termes simples, avec des images que tout le monde peut comprendre. Noël, c'est l'évangile pour les nuls, la bonne nouvelle racontée aux enfants, et nous sommes tous restés des enfants et nous aimons bien les belles histoires et nous aimons bien qu'on nous en raconte.

Noël ne vole pas toujours à ces altitudes. Il n'est pas toujours, il n'est plus toujours, le Noël de saint Luc. On nous rend peut-être la monnaie de notre pièce : après tout, c'est nous qui avons commencé ; nous nous sommes emparés d'une fête païenne et nous l'avons baptisée. C'est peut-être le vieux substrat païen qui refait surface.

Il n'y a aucun mépris dans le mot « païen » que j'utilise. Car même sécularisé, Noël garde une très belle harmonie. C'est d'être la fête de l'enfance. De l'enfance et de l'espérance. Tout redevient possible lorsque l'enfant paraît. Les hommes les plus blasés se remettent à espérer, autour d'un berceau. L'histoire du monde recommence, les compteurs sont remis à zéro. Et cette fois, c'est la bonne ; ce sera la der des der.

Il ne faut pas se moquer de l'espérance, il ne faut pas la décourager. Même si elle est naïve. L'espérance est la philosophie du pauvre. Donner le jour à un enfant est un acte de confiance en la vie. Sans l'espérance, le monde mourrait de froid.

Les haines se taisent aussi lorsque naît un enfant. Car l'enfance est si démunie qu'elle constitue un appel à la bonté et à l'amour. Elle est si faible et si désarmée, il est si facile de la tuer qu'elle manifeste par là même l'impuissance radicale de la violence, comme on l'a bien vu, chaque fois dans le cours de l'histoire, depuis le massacre des innocents jusqu'aux camps de la mort, on a persécuté des enfants.

Ne boudons pas Noël, et va pour la fête de l'enfance et vive l'espérance ! Toutes les mamans du monde sont des Marie tenant leur Jésus dans les bras. Et c'est à eux que je dédie ces quelques lignes de Pierre Emmanuel :

*Dieu naquit comme il voulait naître
Et comme naît n'importe qui
Dans son incognito sublime
Il vint en lieu et temps requis
Parmi la cohue anonyme
Cela sans doute est merveilleux
Comme est tout autre
qu'ordinaire*

*La foi qui se connaît un Dieu
Dans l'enfant qui sort de sa mère
Dans cet enfant qu'il faut laver
De l'odeur du sang et d'eaux-mères
Fils de David, fils de Yahvé
Fils du froid et de la misère.*

Noël, messe du jour - Jean 1, 1-18

Ce début de l'évangile de Jean qu'on appelle prologue, est un monument classé : majestueux, solennel, des mots burinés dans la pierre, des phrases ciselées comme un bulletin aux armées :

*Au commencement était le Verbe.
Et le Verbe était auprès de Dieu
et le Verbe était Dieu.
Tout a été fait par lui
et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui.
Et le Verbe s'est fait chair
et il a habité parmi nous.*

Quel contraste avec l'évangile de la nuit passée, le récit de la Nativité avec la crèche et les bergers et les anges. Ici, on est comme introduit dans le conseil divin, on croirait assister à une réunion au sommet qui prépare une décision importante. Quelque chose se prépare dont on vous dit les rétroactes, un jour J, le jour J étant cette petite phrase vers laquelle tout converge :

Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous.

Après tout, oui, c'est un jour J parmi les hommes, la naissance de Jésus, la venue du Verbe parmi nous, ce qu'on appelle l'incarnation. Et il y a deux façons de présenter les choses.

Ou bien, comme Matthieu, Marc et Luc, on part du récit de cet homme, on le suit, on se demande à la fin : mais qui était-il donc ? Ici, les choses montent de la terre vers le ciel.

Ou bien, comme saint Jean, on part du ciel où sont Dieu et son Verbe et on descend sur la terre.

Ce sont deux sensibilités différentes. On peut choisir. J'ai toujours pensé que c'est la présentation johannique (mot savant pour dire : propre à saint Jean) qui l'avait emporté. Un indice ? Le Noël le plus populaire que toute l'Italie chante ces jours-ci :

*Tu scendi dalle stelle
O Dio del cielo
E vien'in una grotta
Al gelo, al freddo.
Tu descends des étoiles
O Dieu du ciel
Et viens dans une grotte
Au gel, au froid.*

Mais montante ou descendante, les deux pistes se ressemblent : chez les Synoptiques, tout part d'une crèche, chez Jean, tout aboutit à une tente.

Car écoutez à quoi aboutit l'évangile solennel de Jean :

*Et le Verbe s'est fait chair,
il a habité parmi nous.*

Littéralement : il a dressé sa tente parmi nous.

La tente ou la crèche, pas beaucoup de différence.

Comme la tente est une image, vous pouvez la tirer dans tous les sens : vous n'en ferez en tout cas jamais un palais ni même une maison. Pourquoi une tente ? J'aime penser : pour nous suivre dans nos déplacements. Parce qu'il est venu tout partager, tout assumer, nos joies et nos peines, nos moments creux et nos enthousiasmes, nos misères et nos grandeurs, notre vie et notre mort.

Voilà notre foi dans l'incarnation. Être chrétien, c'est témoigner de l'humanité de Dieu, de sa tendresse infiniment proche, de sa proximité dans nos efforts, luttes, combats. Tout cela a commencé à Noël où naquit avec cet enfant une image de Dieu tellement nouvelle, tellement subversive qu'il a fallu inventer un autre Dieu. Changer de Dieu.

Année A – Fête de la Sainte famille

La fête de la Sainte Famille est une fête relativement récente puisqu'instaurée après la première guerre mondiale. La sainte famille dont question, est celle des premières années de Jésus, la famille de son enfance, la famille de quand ils vivaient ensemble.

Ceux qui ont inventé la fête (Benoît XV en 1921) voulaient sans doute donner la sainte famille en exemple. Mais en quoi nous est-elle exemple ? En quoi nous éclaire-t-elle ? On peut évidemment supposer que ça carburait bien, comment voulez-vous par exemple que ça aille mal avec des gens comme Joseph ? Mais on n'en sait rien. On ne sait pas comment Marie et Joseph ont géré ce qu'on appelle le terrible quotidien, on ne sait rien de ces années d'enfance. Si les évangélistes n'en ont rien dit, c'est qu'ils estimaient que la chose n'en valait pas la peine.

Et puis, existe-t-il des règles et des exemples dans un domaine où chacun fait ce qu'il peut et ce qu'il croit devoir faire ? D'expérience pastorale, je sais qu'il y a autant de façons d'être famille qu'il y a de familles (comme il y a autant de manières d'être couple qu'il y a de couples) et que toutes ces manières se défendent. Il y a des familles

plus ou moins ouvertes, plus ou moins libérales, plus ou moins pieuses, plus ou moins bohèmes, comme il y a des couples plus ou moins ouverts, plus ou moins libéraux, plus ou moins pieux, plus ou moins bohèmes... Chacun fait ce qu'il peut et nous passons notre vie à nous remettre de l'éducation que nos parents, qui nous aimait beaucoup, ont cru devoir nous donner. Bref, la façon d'être famille n'est pas inscrite dans les étoiles.

Histoire juive : à quoi reconnaît-on que Marie était une vraie mamma juive ?

- A ce qu'elle a gardé son fils à la maison jusqu'à 30 ans ;
- qu'il était persuadé qu'elle était vierge ;
- et qu'elle était convaincue qu'il était le messie.

Voyons la suite.

On peut supposer, puisque le contraire serait anormal, qu'après le temps béni de l'enfance est arrivé le temps des portes qui claquent, je veux dire de l'adolescence. Temps dont les parents ne sortent sains et saufs que s'ils ont un solide sens de l'humour et une forte dose de patience, toutes vertus hautement évangéliques.

Puis vient le temps de l'envol, la famille ayant joué son rôle de fusée porteuse et mis l'enfant sur orbite. Ici, on en sait un peu plus. Les évangiles rapportent que Jésus a eu des relations tumultueuses avec sa famille (ou son clan ?) effrayée par la vie qu'il menait, et qui s'est efforcée de lui faire fouler des chemins plus ordinaires.

« *Voici que ta mère et tes frères sont dehors, ils te cherchent.* »

Et lui avait eu une réponse cinglante : « *Qui sont ma mère et mes frères ?* »

Et parcourant du regard ceux qui étaient assis en cercle autour de lui, il dit :

« *Voici ma mère et mes frères. Quiconque fait la volonté de Dieu, voilà mon frère, ma sœur, ma mère.* » (Matthieu 12,46)

Au fond, il était très peu famille, Jésus ; très peu famille fermée. Il n'a pas confié son œuvre en héritage à sa famille, contrairement à tant d'autres, religieux ou politiques, qui ont procuré de solides maroquins à leurs proches : on a même inventé, o mânes de Lénine ! le communisme familièrement héréditaire ! Après la mort et

la résurrection de Jésus, ce ne sont pas ses frères selon la chair qui lui succèdent mais les douze.

Il n'a pas fondé de famille. Non qu'il ait été contre évidemment, mais il avait vraiment la tête ailleurs. Les liens du sang et les arbres généalogiques ne l'intéressaient pas, mais bien l'universelle fraternité.

Tenez : j'ai aussi jeté un coup d'œil par-dessus l'épaule des auteurs du premier testament pour savoir ce qu'ils disaient de la famille. Je n'y ai pas trouvé tout et le contraire de tout, mais des propos nuancés et apparemment contradictoires. Comme la vie.

Le second chapitre de la genèse dit que le plus grand malheur n'est pas de ne pas être riche mais d'être seul. Donc appartenir à une grande famille est une bénédiction. L'homme appartient à une maison qui appartient à une tribu, qui appartient au peuple d'Israël, chacun se situant dans une généalogie et dans un héritage.

Ce n'est pas dans la Bible qu'on trouverait le fameux cri de Gide : *Familles, je vous hais.*

La famille n'est pas un carcan dont il faut se libérer mais une appartenance sans laquelle on ne peut vivre ni matériellement ni spirituellement.

Mais la Bible n'idéalise pas la famille. Il s'y passe beaucoup d'embrouilles, les frères passent leur temps à se chamailler : Caïn avec Abel, Isaac avec Ismaël, Esaü avec Jacob, Joseph avec ses frères. Il y a même des enfants qui se révoltent contre leur père : Absalon contre David.

L'ancien testament est une histoire de frères ennemis. Ne pas être seul est à la fois merveilleux et compliqué.

Encore une fois, l'Ecriture dit les choses telles qu'elles sont et pas comme elles devraient être.

J'ai gardé pour terminer deux gros atouts pour la famille. Ils sont d'ordre littéraire, ce sont des mots mais les mots sont extrêmement importants. « Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde » (A. Camus). C'est dans le vocabulaire familial que Jésus a puisé pour désigner l'idéal des relations humaines et religieuses.

Quand il veut désigner l'idéal des rapports avec Dieu, Jésus utilise le nom de Père, il nous apprend à dire : « *Notre Père qui es aux cieux* ». Le

père des cieux est donc semblable au père de la terre, ils doivent se ressembler puisque tous deux portent le même nom. C'est donc dans la famille de la terre qu'on apprend à désigner le Dieu du ciel, du nom sans doute le moins imparfait qu'on puisse lui donner : « Père » (ce qui ne veut pas dire : mâle).

Et mon deuxième atout, c'est le merveilleux nom de frère. Quand il veut désigner l'idéal du rapport entre les hommes, c'est encore dans l'expérience de la famille que Jésus va puiser, il parle de frères « *Vous êtes tous frères* ». Frères, un nom de gauche paraît-il. Car les gens de droite sont des fils et les gens de gauche sont des frères. Jésus nous inviterait-il à devenir des gens de gauche ?

En résumé : Jésus aime la famille, il demande qu'elle ne se ferme pas, qu'elle franchisse voisinages et cousinages ; il n'aime pas la famille qui ne vivrait que pour elle, la tendance que nous avons de n'aimer qu'entre nous. L'amour familial doit être l'école de l'amour universel. Ce qui commence secrètement doit s'élargir infiniment.

Premier janvier - Luc 2, 16-21

En ce premier janvier où l'on se fait des vœux, est-il plus beau souhait à faire que de reprendre les mots de la première lecture :
Que le Seigneur te bénisse et te garde
Qu'il fasse briller sur toi son visage et te donne la paix.

C'est vague et ça vaut mieux,
le Seigneur sait mieux que nous ce qui nous est bon.

Quand même un souhait précis et merveilleux : la paix.
La paix que les anges chantaient à Noël, la paix de Dieu,
Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes qu'il aime.

Elle résume peut-être toute la bonne nouvelle.
C'est Dieu qui la donne.
Se savoir voulus, passionnément aimés, invités à la vie.

Elle revient si souvent dans les propos de Jésus :

Je vous donne la paix, je vous lègue ma paix.

Que votre cœur cesse de se troubler.

C'est la première chose que les disciples doivent dire en entrant dans une maison :

Paix à cette maison !

Le premier mot que dit le ressuscité le soir de Pâques, *Paix à vous !*

La paix, elle est aussi entre nos mains,

l'ayant reçue, il faut la faire passer, il faut la faire.

Nous sommes invités aujourd'hui à prier pour la paix dans le monde, c'est la journée universelle de prière pour la paix.

Le Seigneur dit heureux les artisans de paix,

Heureux les artisans de paix, ils seront appelés fils de Dieu.

Et Paul VI à l'ONU s'était écrié *Guerre à la guerre, plus jamais la guerre !*

Quand viendra le jour où les hommes régleront leurs conflits autrement que par les armes ?

On y arrivera !

Pourquoi pas ? On a bien vaincu l'esclavage et le cannibalisme, alors pourquoi pas la guerre ?

Le beau geste de tendre la main ouverte :

Il signifie : vois, ma main ne cache aucune arme, prends-la, n'aie pas peur, je ne t'offre pas une main armée.

Et pour finir, le sourire de la Vierge en ce début d'année : *elle gardait tout cela dans son cœur.*

Gardons au cœur la mémoire des bienfaits du Seigneur.

Fête de l'Épiphanie - Mt 2, 1-12

Il n'y a que Matthieu qui nous a rapporté le récit des rois-mages guidés par une étoile.

Brave étoile, va !

Elle tombe en panne, elle subit une éclipse quand elle passe au-dessus de Jérusalem, là où sont les sages et les savants mais surtout les hommes au cœur dur.

C'est un beau récit tout plein de symboles : l'étoile, la question, la marche.

Tant pis s'ils ne s'appelaient pas Melchior, Gaspard et Balthasar ; tant pis s'ils n'étaient pas rois, tant pis même s'il n'y avait pas d'étoile ! Je n'ai pas envie de jouer les professeurs Nimbus.

Le sens est clair : l'Épiphanie c'est Noël pour tous, Noël offert à tous.

L'Épiphanie c'est le vrai dimanche des missions. Mission comprise non comme volonté d'annexion mais comme ouverture, et c'est à elle que je vous invite à réfléchir.

La mission n'a pas pour but de convertir, mais de dire aux autres, pour leur propre joie, ce qui nous fait vivre.

Comme ceux qui aiment Mozart, aimeraient le faire connaître, pour leur joie, à ceux qui ne le connaissent pas.

Et cette « mission » s'exerce ici, tout de suite et nous y sommes tous conviés, elle n'a même pas besoin de mots.

Cette « mission » est surtout un dialogue

où j'ai autant à gagner que l'autre,
puisque si je lui dis ce qui me fait vivre,
lui aussi m'apprend ce qui le fait vivre, lui.

(On pourrait donner des tas d'exemples : la compassion bouddhiste qui m'aide à comprendre le sermon sur la montagne, ce que les Grecs ont dit de l'amitié qui éclaire ce que la bible dit de l'amour, ou encore l'Islam qui me donne le sens de Dieu, cet Islam qui a converti Charles de Foucauld non pas à l'Islam mais à l'évangile. Par contre, je ne vois pas comment réconcilier la croyance en la réincarnation avec le message de l'évangile. Vous le voyez, je braconne sans vergogne, non par syncrétisme, qui consiste à vouloir être à plusieurs lieux à la fois, à vouloir parler plusieurs langues, mais pour approfondir ma propre foi.)

Vous savez qu'on met toute sa vie à se libérer de l'éducation qu'on a reçue.

Pour ma part, il m'a fallu longtemps pour me libérer de l'idée missionnaire.

Merci à Vatican II qui m'y a aidé avec sa déclaration - enfin ! - sur la liberté religieuse.

On me disait : « il faut être missionnaire », mais je n'avais aucune envie de l'être, pour le simple motif que je n'avais aucune envie qu'on me fasse subir le même traitement, c'est-à-dire qu'on soit missionnaire à mon égard !

La peste soit des gens qui vous veulent du bien, quand ils ne veulent pas vous enfoncer à coups de poing leur credo dans la tête.
Et vivent ceux qui n'ont pas trop de certitudes : ceux-là n'ont jamais commis de dragonnade ni envoyé personne au bûcher.

Et quand je lisais la vie de convertis célèbres (convertis à l'Église catholique évidemment), je pensais que c'était une arme à deux tranchants puisqu'elle pouvait se retourner contre nous.

Je caricature, et toute mission n'est pas de la sorte ; mais c'est pour me permettre de dire que la seule mission admissible est celle qu'inspire l'amour de l'autre.

Mais l'amour, on le sait, est infiniment discret et respectueux.

Et puis encore, même respectueux, comment justifier le prosélytisme ?

De quel droit vouloir faire passer mes convictions chez les autres ?

Parce que les miennes sont meilleures, ou les seules bonnes ?

Mais l'autre est probablement convaincu de la même chose et nous sommes au rouet.

Vatican II l'a compris et a eu le bon sens d'affirmer la liberté religieuse.

En tout ceci, je parle à la première personne, non pas pour m'étaler

mais parce que vous n'êtes pas obligés de vous reconnaître dans ce que je dis.

C'est vrai, je suis chrétien par héritage, c'est un destin

que j'espère transformé en choix volontaire, par un travail continu de compréhension.

Je ne connais pas les autres religions, je ne parle pas d'autre langue que la mienne.

Mais cet héritage, je l'assume entièrement :

j'aime l'évangile, il est ma maison, j'y suis chez moi.

J'aime le Dieu qu'aimait Jésus-Christ, ce Dieu qu'on honore en aimant son prochain. J'aime l'Eucharistie, géniale dans sa simplicité.

Ma maison est la maison chrétienne, mon langage est le langage chrétien, l'évangile est le lieu où je me comprends moi-même, les autres, ma place dans l'histoire, dans le monde.

Cette voie me suffit.

L'évangile est la langue que je m'efforce de parler,

J'en sais les difficultés :

cette incarnation intolérable à l'Islam,

cette Trinité incompréhensible aux Juifs.

Et pourtant, si l'évangile est mon absolu,
c'est en quelque sorte un absolu relatif.

Je dois admettre qu'il existe d'autres voies pour atteindre Dieu,
pour atteindre ce fondamental que nous appelons Dieu.

Jusqu'à présent nous ignorions superbement les autres religions.
Or, nous ne pouvons plus dire, avec notre belle assurance
(arrogance) que la vérité est seulement dans la voie du Christ.

Je ne connais Dieu que dans le Christ,
mais le Christ n'épuise pas ce que nous pouvons dire de Dieu,
il existe d'autres voies que la voie chrétienne.

Nous sommes tous, humblement, en quête de ce centre et en route
vers lui,

ce centre que personne ne possède ni ne domine,
ce centre que les religions appellent Dieu.

La vérité est dans la profondeur :
si j'approfondis ma conviction de l'intérieur,
si je m'approfondis de l'intérieur,
j'ai des chances de raccourcir la distance qui me sépare de l'autre
s'il entreprend le même mouvement d'approfondissement.

Prenez l'image de la sphère :
à la surface, les distances sont immenses,
mais à mesure qu'on se rapproche du centre,
on se rapproche les uns des autres.

Nous nous rejoindrons en étant davantage nous-mêmes.

C'est ainsi et ainsi seulement que je conçois le dialogue qu'on appelle
mission...

Fête du baptême du Christ, troisième et dernier volet du triptyque de Noël :

Nativité, Épiphanie, Baptême.

Il y a une semaine, c'étaient les rois-mages. On est aujourd'hui trente ans plus tard.

Signe que les fêtes liturgiques ne sont pas des anniversaires de calendrier !

Que le baptême de Jésus soit un événement important, il suffit pour s'en convaincre, de se rappeler que c'est ici, et non à la naissance de Jésus, que Marc et Jean font commencer leur évangile, comme si pour eux, les choses sérieuses commençaient avec le baptême (Marc et Jean ignorent les évangiles de l'enfance du Christ).

Suivons le récit...

Donc Jean baptise, nous lui avons tenu compagnie pendant l'Avent, il baptise.

Jésus se présente au baptême de Jean et il se passe deux choses qu'on ne comprend bien qu'à l'aide du premier testament. Deux choses et une parole.

La première chose, la première image, ce sont les cieux qui s'ouvrent. Comme un rideau qui se lève. Vous vous souvenez du rêve de Jacob ? Jacob avait vu les cieux ouverts et les anges de Dieu qui montaient et descendaient entre ciel et terre sur une échelle. L'échelle de Jacob. Cela signifiait qu'entre ciel et terre il y avait bonnes relations, bonne communication, bons échanges, frontières ouvertes.

Or voici les cieux à nouveau ouverts. Au-dessus de Jésus : le ciel a donc quelque chose à nous dire. A nous dire en Jésus. Tendons l'oreille.

Mais d'abord, la seconde image.

La seconde chose, la seconde image, c'est l'Esprit : l'Esprit descend sur Jésus comme une colombe.

Celle-là aussi nous la connaissons bien : c'est celle qui planait sur les eaux primordiales,

les eaux de la création : « *Et l'Esprit de Dieu planait sur les eaux* ».

C'est donc la création qui recommence ?

Et de cette création qui recommence, Jésus est le nouvel Adam ?

Colombe, pourquoi une colombe ? Symbole de quoi, la colombe ? De paix et de douceur sans doute. Notre Dieu est un Dieu de douceur et de paix.

Toute la bonne nouvelle est dans ces deux images.

Vous n'êtes pas obligés de les prendre au pied de la lettre et de croire que les choses se sont réellement passées comme cela, comme sur les tableaux des primitifs flamands. Ce qui s'est passé, c'est que pour exprimer leurs convictions, les évangélistes ont eu spontanément recours aux vieilles images du premier testament que tout le monde connaissait. Heureusement pour nous ! Les images, ça fait rêver, c'est tellement mieux que les discours et que les mots savants.

Puis la parole, qui donne le sens

« *Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis tout mon amour* ».

C'est à Jésus que cette parole est dite, au début de sa vie publique, comme une consécration, une parole de confiance, un envoi : Dieu se reconnaît en lui et nous le fait savoir.

Lorsque je célèbre un baptême, j'aime penser et dire que notre baptême à nous aussi n'est pas autre chose que celui de Jésus. C'est lors de tout baptême que les cieux s'ouvrent, que l'Esprit descend, qu'une voix du ciel proclame : *Tu es mon enfant bien-aimé*.

Il me reste à dire une chose encore et qui est importante : Jean s'étonne de voir Jésus parmi les demandeurs de baptême : « Ta place

n'est pas ici, dit-il à Jésus. Pas dans cette cour des miracles, pas avec ces paumés, pas avec ces blessés de la vie, pas avec ces pécheurs.

Qu'as-tu besoin de mon baptême ?

Pourquoi mendier le pain des pauvres quand on est riche des richesses de Dieu ?

Pourquoi te rendre malheureux avec nous au lieu de nous rendre heureux avec toi ? »

Cette protestation court tout au long de l'évangile. Tout le monde s'étonne, avec Jean, de trouver Jésus en si mauvaise compagnie. On le sait, mais on ne s'y habitue pas.

Il y a fort à parier aussi que les rédacteurs des évangiles ont été mal à l'aise avec cet épisode. Rendons-leur cette justice qu'ils n'ont pas tripoté la photo : ils n'ont pas fait disparaître des événements qui les gênaient comme le faisaient les services soviétiques avec les personnages tombés en disgrâce : on les gommait tout simplement.

Ils n'ont pas gommé l'événement.

Jésus demande le baptême parce qu'il a choisi son camp. Les choses continuent comme à Noël. Il a voulu naître pauvre, et c'est parmi les blessés de la vie que vous le trouverez toujours, ceux qui ont le plus besoin qu'on les aime.

Tout l'évangile le crie.

Et il faut croire que le Père éternel est du même avis puisque c'est devant le tout venant de la foule anonyme que le ciel s'est ouvert et que l'Esprit s'est manifesté, que Dieu a reconnu son Fils.

Un seul arrêt sur image : la parole de Jean, que nous entendons à chaque eucharistie :

« Voici l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde. »

Elle dit quelque chose de fondamental sur Jésus, sur nous.

D'abord d'où elle provient.

Elle vient d'Isaïe, dans un ensemble de poèmes qu'on appelle les chants du serviteur souffrant, qu'on lit durant la semaine sainte.

Isaïe parle d'un mystérieux serviteur de Dieu
qui offre librement sa vie,
refuse de répondre au mal par le mal,
préfère être tué que tuer,
se laisse par amour mettre à mort,
et se tait comme un agneau qu'on mène à la boucherie.

Dont la mort mystérieusement nous sauve :

*« Comme un surgeon il a grandi devant nous,
comme une racine en terre aride,
sans beauté ni éclat ni aimable apparence,
objet de mépris et rebut de l'humanité,
homme de douleur et connu de la souffrance,
comme ceux devant qui on se voile la face,
il était méprisé et déconsidéré.
Or, c'était nos souffrances qu'il supportait
et nos douleurs dont il était accablé.
Comme un agneau conduit à la boucherie,
comme devant les tondeurs une brebis muette
il n'ouvrira pas la bouche.»*

Jésus, dit Jean, est ce serviteur souffrant dont parlait Isaïe,
cet agneau innocent qui enlève le péché du monde.

J'emploie de grands mots pour désigner des choses qui se sont passées

(nous ne croyons pas des vérités abstraites mais que des choses qui ont eu lieu).

Rappelez-vous ce que raconte l'évangile :

Noël : le Verbe se fait chair, il vient habiter parmi nous ; il se fait l'un des nôtres.

Les siens ne le reçoivent pas et les choses tournent mal.

Incompréhension des uns, haine recuite des autres, l'amour n'est pas aimé.

Lui, Jésus, ne baisse pas les bras :

il lutte, il combat, il parle, il agit, il se défend, il explique, il polémique.

Toujours par amour.

Puis, quand vient le moment où se taire est pour lui la seule façon d'aimer qui ne l'aime pas, il se tait comme un agneau qu'on sacrifie, il se tait devant Pilate, il cesse de se défendre. Comme l'agneau d'Isaïe devant ceux qui le tondaient.

Mais sa mort est sa victoire, sa mort détruit la mort.

Il dit au mal : tu n'iras pas plus loin.

En nous aimant jusqu'à mourir, il brise le ressort de la violence, il met fin à la spirale infinie, infernale, du mal, au cercle vicieux de la vengeance.

Il fait fondre la banquise d'endurcissement, la glaciation qu'il y avait entre Dieu et les hommes, entre les hommes entre eux. Il fait le premier pas qui doit nous permettre de faire le second.

Nous sommes au cœur de notre foi :

au cœur de notre foi, il y a l'image ou le symbole du serviteur souffrant d'Isaïe qui donne librement sa vie, qui librement prend sur lui le mal.

Librement.

Pas parce qu'un Dieu sanguinaire et Moloch l'exigerait en rançon pour je ne sais quelle faute,

comme on le chantait curieusement dans le «Minuit chrétiens» :
«c'est l'heure solennelle
où l'homme-Dieu descendit parmi nous
pour effacer la tache originelle
et de son Père arrêter le courroux.»

Une dernière chose encore, qui mériterait plus de commentaires : il n'y a rien de mièvre dans l'image de l'agneau. La douceur chrétienne n'est pas de la tisane tiède, elle n'est pas le contraire de la force, faiblesse ou lâcheté incapable de se hisser au niveau de la force, capitulation, éprouvant devant son impuissance le ressentiment dont Nietzsche accusait les chrétiens (il disait aussi que les vertus chrétiennes étaient « couronnées de pavot »).

La douceur est force,
force plus forte que la force,
force plus forte que la violence,
force qui a connu la violence
et l'a traversée et l'a dépassée.

Année A - 3^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu, 4, 12-23

Trois arrêts sur image dans notre évangile.

Premier arrêt : la Galilée où Jésus opère.

Ca n'a l'air de rien et pourtant c'est tout un programme. La Galilée, c'est la province la plus pauvre de Palestine, la plus méprisée aussi. En Judée et surtout en ville, à Jérusalem, on se moque de ces paysans du Danube que sont les Galiléens, on les reconnaît, ils parlent mal,

et puis surtout, ce qu'on ne leur pardonne pas, c'est d'avoir le sang mêlé.

Matthieu qui ne rate pas une occasion de signaler que Jésus accomplit une prophétie, se souvient qu'Isaïe avait annoncé que le jour de la Galilée viendrait, car Dieu se porte spontanément vers ceux que l'on aime moins. Et c'est la très belle prophétie :
*« Le peuple qui marchait dans les ténèbres (c'est de la Galilée qu'il s'agit) a vu se lever une grande lumière.
Sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre de la mort, une lumière a resplendi.
Tu as multiplié l'allégresse, tu as fait éclater la joie.»*

Il y a tout cela dans cette simple mention de la Galilée. Jésus est partial, il pratique la discrimination positive, Dieu le faisait avant lui.

À ses Corinthiens aussi, Paul dira un jour :

*« Il n'y a pas parmi vous beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de gens bien-nés.
Mais ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les sages ;
ce qu'il y a de faible, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre la force ;
ce qui dans le monde est sans naissance et ce que l'on méprise, voilà ce que Dieu a choisi :
ce qui n'est pas pour réduire à néant ce qui est.»*

Deuxième arrêt : l'appel des premiers apôtres. Jésus les appelle et eux le suivent sans barguigner.

Je ne suis pas sûr que les choses se sont déroulées *allegro vivace* pour ne pas dire *allegro con furia* ainsi que Matthieu présente les choses.

Leur décision de suivre Jésus n'a pas dû être un coup de tête.

Les choses sont d'ordinaire plus lentes et c'est sans doute mieux comme ça.

Les grandes décisions sont lentes.

(Il y a bien le cas de ceux qui se convertissent d'un coup sec.
Mais méfions-nous des convertis et de leur ardeur bien connue :
on n'est pas encore tout à fait remis de la conversion de saint Paul !)

Et puis surtout la victoire n'est jamais définitive.

Le cœur de l'homme est comme les polders conquis sur la mer par les Hollandais :
il faut repomper l'eau tous les jours.

Bref, Matthieu décrit comme ayant lieu d'un coup sec ce qui a sans doute pris du temps,
et ce qui, en tout cas, a dû sans cesse être recommencé :
c'est de l'histoire concentrée, de l'histoire en cubes, en comprimés.

Ce qui est certain, c'est qu'ils quittent famille et boulot
qui sont les deux balises pour la plupart d'entre nous.

Ils donnent l'impression, André, Simon, les autres, que si Jésus les a pris, c'est parce qu'ils le voulaient bien, leur cœur devait être habité par une grande attente.

Ce devait être des hommes de désir, des rêveurs,
des gens qui croient que si on s'y met tous ensemble,
avec le mystérieux accord de l'ardente patience des hommes et de la douce pitié de Dieu,
on peut faire de grandes choses.

Ailleurs, l'évangile montre le contraire...

Des gens au cœur fermé et qui n'attendent plus rien,
en qui l'avarice et l'ennui ont fait plus de dégâts que les sept péchés capitaux ensemble,
le jeune homme riche qui ne sait pas dire oui ;
les invités de la noce qui trouvent toutes sortes de bons motifs pour dire non :

une fille à marier,
un champ à labourer,

du pain à boulanger,
des bœufs à étrenner...

Bref, la vie professionnelle et la vie familiale.
Mais si l'appel de Dieu ne concerne que ceux qui n'ont ni famille ni profession,
à qui s'adresse-t-il ?

Suivre Jésus est une aventure, amoureux du confort s'abstenir.
Avant la guerre, le bon vieux parti catholique (c'était son nom) affichait : « contre toute aventure, votez catholique ! »
On comprend ce qu'il voulait dire, mais comme c'est cocasse, il est vrai que c'était l'époque où Charles Maurras félicitait Rome d'avoir débarrassé l'évangile du venin du Magnificat.
(Et c'est vrai qu'il est subversif le Magnificat, mais on l'a un peu oublié, à force de l'entendre avec accompagnement d'harmonium !)

L'évangile, une aventure à la suite de Jésus.
Il me vient à l'esprit une merveilleuse image : à l'époque des grandes migrations, les oiseaux domestiques sont comme aimantés par le grand vol triangulaire des canards sauvages, et l'on voit les canards de basse-cour transformés un instant en oiseaux migrateurs.
Voilà que dans ces petites têtes que n'habitent que d'humbles images de mares, de vers de terre, de poulaillers, éclatent tout à coup le goût des grands espaces et la géographie des mers.
Et le canard de basse-cour titube, pris par cette fièvre soudaine, il amorce un bond malhabile et se jette contre les parois de son enclos...
Ainsi l'homme que traverse un grand appel découvre la petitesse de sa vie.

Troisième arrêt : je ferai de vous des pêcheurs d'hommes.

Curieuse comparaison, il ne faut pas la forcer.

Normalement, pêcher des poissons, les sortir de l'eau, c'est la meilleure façon de les faire mourir !

Oublions donc les poissons, pensons aux hommes.

A des hommes qui ne sont pas faits pour l'eau et qui se noient et qu'on repêche pour les sauver.

Pêcheurs d'hommes.

L'expression me rappelle le roman homonyme de Maxence Vandermeersch.

Vandermeersch est un écrivain bien oublié, qui a vécu avant guerre. Il a écrit, dans un livre qui s'appelle «Pêcheurs d'hommes», les débuts de l'action catholique : en particulier de la JOC de Cardijn. C'était le temps où l'on chantait « nous referons chrétiens nos frères ».

Avec le recul, ce temps paraît lointain, naïf.

Naïf peut-être, mais si extraordinairement généreux...

Année A - 4^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu, 5, 1-12a

Nous n'avons pas trouvé d'homélie pour ce dimanche.

Les deux images de Jésus, le sel et la lumière, sont tellement claires qu'on se demande ce qu'on peut y ajouter. Mais puisque Paule me fait l'honneur et l'amitié de me le demander, voici quelques réflexions pour susciter les vôtres.

D'abord : les deux images sont complémentaires : la lumière ça se voit, le sel, c'est caché.

Est-ce que ça voudrait dire qu'il faut parfois parler et parfois se taire ? Ou que certains ont pour mission de parler et d'autres de se taire ?

Elles ont un point commun : lumière et sel ne sont pas là pour eux-mêmes mais pour autre chose. La lumière c'est fait pour éclairer, le sel pour donner goût aux aliments. On ne mange pas le sel à la cuillère et la lumière, on ne la voit pas, on voit qu'elle est là ou qu'elle n'est pas là : « *Comme il fait sombre tout à coup !* » ou : « *Quelle belle lumière !* »

Ce qu'on voit à proprement parler, c'est ce que la lumière éclaire.

Donc sel et lumière sont là pour les autres.

Quand on s'entend dire par Jésus qu'on est lumière du monde et sel de la terre, on avale de travers : glups ! et on a envie de dire « *Seigneur, c'est à nous que tu parles ? Tu es bien sûr de ne pas te tromper d'adresse ?* »

On a déjà du mal à être un peu chrétien pour soi tout seul, et toi tu demandes qu'on le soit pour les autres ? François Mauriac à qui ce texte me fait toujours penser, disait à la fin de sa vie que s'il avait à la recommencer, il mettrait autant de soin à cacher sa foi chrétienne qu'il en avait mis à la montrer. Pas qu'il en ait eu honte, mais parce qu'il estimait, honnêtement, qu'il avait été un piètre témoin de l'évangile.

J'appartiens à une génération à laquelle on a dit : *Vous devez être sel et lumière.* J'entends encore le grand Cardyn nous dire avec son accent rocailleux, à nous qui étions séminaristes à l'époque : « *Vous*

êtes les capitalistes du spirituel ». Et il avait raison, c'est vrai qu'on était des privilégiés. Comme on l'aimait bien et que lui nous aimait bien aussi, on prenait la chose avec le sourire. Mais ça nous laissait rêveurs. Enfin, on se consolait en se disant qu'on n'était quand même pas des capitalistes tout court.

Mais lisez bien le texte : Jésus ne dit pas qu'on doit être lumière et sel, il dit qu'on l'est : *Vous êtes la lumière du monde, vous êtes le sel de la terre.*

Ne vous tordez pas le cou à vous hisser sur la pointe de vos pieds. Perdez vos crampes. Faites simplement aux autres le cadeau de ce que vous êtes (ce qui manquait au propos de Mauriac).

Ce que vous êtes et que vous êtes tous (là, je triche peut-être un peu avec le texte).

Vous l'êtes tous les uns pour les autres, on a tous quelque chose à donner aux autres et quelque chose à en recevoir : un peu d'humanité, un peu d'évangile (c'est la même chose), chrétiens ou non, hommes tout court qu'on est tous : on se fait tous la courte échelle pour trouver le mode d'emploi de la vie. Tous les hommes, nos frères, sont pour nous lumière et sel.

Ceci dit, ne nous prenons pas pour les lumières du monde, la peste soit des gens qui se prennent au sérieux. La lumière dont je vous parle et qu'on est les uns pour les autres, ce n'est pas un grand phare, ça n'a rien d'aveuglant. On est tout au plus des lumerottes dans la nuit, comme la petite lumière nocturne que le petit Poucet avait vue quand il s'était perdu

(Mal lui en avait pris de la suivre, mais c'est une autre histoire).

Ma lumière est à la portée de toutes les bourses.

Pour être modestement une petite lumière sans se prendre pour une lumière, pour accepter de donner aux autres la petite lumière qu'on est et de recevoir d'eux celle qu'ils nous donnent, pour être promus à cette dignité sans y perdre son âme, il faut pas mal d'humour.

C'est très évangélique, l'humour, c'est une forme souriante d'humilité.

Alors : je termine avec elle, et qu'elle tienne la place de la mauvaise conscience avec laquelle j'ai commencé. Vous connaissez l'histoire de cet ambassadeur de la Sérénissime République de Venise auprès de Louis XIV, à qui on faisait visiter les splendeurs de Versailles et à qui on demandait, la visite terminée, ce qui l'avait le plus impressionné : *C'est de m'y voir*, avait-il répondu.

Eh bien, je vous dis : voyez vous-y dans le palais du Seigneur, vous y êtes chez vous, nous y sommes tous chez nous. Mais restez étonnés, émerveillés de vous y voir.

Nous nous demandons parfois si, chrétiens, nous le sommes. Réponse : on n'en sait rien, on espère l'être. Ce sont les autres qui peuvent nous dire si nous le sommes, s'ils ont envie de l'être comme nous. Et c'est nous seuls qui pouvons leur dire s'ils le sont et nous donnent envie de l'être comme eux.

Des hommes et des femmes qui s'efforcent de l'être et me donnent envie d'être comme eux, ils existent, il y en a parmi nous, je les ai rencontrés et j'en rends grâce à Dieu.

Année A - 6^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu, 5, 17-37

Nous sommes dans le discours sur la montagne en Matthieu. Pour Matthieu, Jésus est un nouveau Moïse. Comme Moïse, il donne une loi, une loi nouvelle. Qui dit loi dit montagne : la loi ne peut se donner que sur la montagne. Voilà pourquoi une modeste colline de Galilée se voit promue au rang de montagne et pourquoi l'on parle de discours sur la montagne.

Jésus dit qu'il ne vient pas supprimer la loi ancienne mais l'accomplir.

La loi ancienne, vous la connaissez : ce sont en substance les dix commandements, que les Juifs appellent plus joliment les dix paroles, ces dix commandements que les aînés ont appris en vers de mirliton (les connaissez-vous encore ?), le décalogue.

Un grand texte, qui a dû être pour l'humanité un bond aussi célèbre que celui de Neil Armstrong sur la lune.

L'Ecriture en attribue la révélation à Moïse mais il doit s'agir du dernier état d'une réflexion toujours reprise.

On a manifestement butiné ce que les civilisations voisines avaient de meilleur. On le retrouve d'ailleurs dans d'autres civilisations.

Un kit de survie de l'humanité.

Je ne le commente pas. Supposé connu.

Je soulève mon chapeau en passant devant ce monument classé mais n'y entre pas, sinon nous sommes encore ici demain.

Jésus dit qu'il l'accomplit.

Traduction : il l'assume et le radicalise.

Par six fois, (mais vous ne l'avez pas entendu, c'est la suite du texte, vous n'avez entendu que la bande de lancement), il le radicalise.

Six fois : «*Vous avez entendu* » «*Et moi je vous dis* » :

«*Vous avez entendu : Tu ne tueras pas, moi je vous dis qu'on peut tuer dans son cœur.*»

«*Vous avez entendu : Tu ne commettras pas d'adultère, moi je vous dis qu'on peut le commettre dans son cœur.*»

«*Vous avez entendu : Tu ne te parjureras pas, moi je vous dis que votre oui soit oui et votre non soit non.*»

«*Vous avez entendu : Œil pour œil, dent pour dent, moi je vous dis de ne pas rendre le mal.*»

«*Vous avez entendu : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi, moi je vous dis d'aimer vos ennemis.*»

Jésus exige le cœur, ce nous est bien connu. Si souvent il a dit : « *Ce n'est pas ce qui entre dans le corps de l'homme qui le souille mais ce qui sort de son cœur* ».

C'est une exigence redoutable.

Je pense toujours à Luther, en lisant ce texte, frère Martin, Luther le tourmenté, l'angoissé, qui avait peur de Matthieu parce qu'il se savait pécheur.

Moisissimus Moses, disait-il de Matthieu, Moïse au carré. Parce que Matthieu nous poursuit dans nos pensées les plus secrètes, il dénonce les racines du mal en nos cœurs, il évente ce misérable petit tas de secrets auquel parfois, nous nous réduisons.

Luther a peur de Matthieu. Alors, il va se consoler chez Paul sur qui le mot loi fait le même effet que le drap rouge du toréador.

Pourtant Jésus ne veut pas nous culpabiliser, nous donner mauvaise conscience,

il ne nous condamne pas, il nous questionne.

Le chrétien aura toujours quelque chose de fragile, d'insatisfait.

Parce qu'il sait qu'il pourrait sauter plus haut mais que lui seul peut fixer la hauteur de la barre.

À cause de ce décalage qu'il y aura toujours, entre ce qu'il est et ce qu'il voudrait être.

Le chrétien ne sera pas inquiet, écrasé mais modeste, à tout jamais modeste.

Rassure-toi, frère Martin, le Seigneur sait bien que personne ne peut sauter plus haut que son chapeau.

Demande-lui que te soit donnée jusqu'à cette pauvreté que tu ne peux te donner à toi-même et qui seule peut te faire voir les choses et toi-même comme il les voit, comme il te voit...

Emportons la question et que chacun s'examine.

Je vous confie encore une réflexion pour terminer. Pour éclairer mon propos.

Cet univers que nous faisons nous-mêmes, cet univers de liberté, sans balises, je le retrouve aussi autour de moi.

Je crois qu'une société chrétienne est impossible, qu'elle n'a en tout cas jamais existé. :

le message chrétien ne s'adresse pas aux nations.

Vous imaginez, vous un ministère du travail qui payerait l'ouvrier de la onzième heure comme celui de la première ?

Un ministère de la justice où les délinquants recevraient le même pardon que le fils prodigue ?

Où le juge devrait être sans péché pour jeter la première pierre ?

Ou l'éducation nationale qui négligerait les cent brebis sages pour s'occuper de la seule qui s'est perdue ?

L'ancien testament par contre était une société religieuse :

« *Que l'adultère soit lapidé* », lit-on dans le premier testament ».

Et l'Islam l'est aussi, qui est, non chronologiquement mais spirituellement contemporain du premier testament.

« *Qu'on précipite dans l'enfer ceux qui ont empêché le bien, violé les lois et douté de la religion sainte* », dit le coran.

Pas de distinction entre une morale de César et une morale de Dieu : les bons seront récompensés, les méchants seront punis.

Ce n'est pas très romantique mais c'est efficace.

Pourquoi je vous dis ça ?

Pour que nous sachions qui nous sommes.

Sans nous croire supérieurs aux autres.

Pour que nous sachions que nous sommes de la bande à Jésus.